

## Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

### COURS : LE GANDHĀRA, TERRE DE PASSAGE, D'ÉCHANGES ET DE CRÉATION

On a commencé par insister sur la définition du mot Gandhāra qui, depuis les Achéménides, *stricto sensu*, désigne le district de Peshawar, de la passe de Khyber à l'Indus et de Kohat au col de Malakand, soit un bassin alluvial de c. 100 × 100 km au sol très riche car enrichi chaque année par les apports de limon de la rivière de Caboul et du Swāt, rivières parfois dangereuses comme en témoignent les inondations de 2010, mais qui toute l'année fournissent de l'eau en abondance pour l'irrigation. Sol fertile, eau toujours disponible et extrême chaleur permettent plusieurs récoltes par an.

Le respect de cette définition est important car la tendance est générale d'appeler « art du Gandhāra » toutes les productions d'art gréco-bouddhique bien que nous sachions maintenant distinguer, au moins partiellement, celles qui viennent de Begram, de Haḍḍa, du Swāt, de Taxila etc., issues d'ateliers très différents et dont le style n'a pas évolué de manière synchrone sur toute cette ère. La notion de « Greater Gandhāra » introduite récemment par R. Salomon présente les mêmes dangers pour l'étude de l'évolution religieuse et artistique et surtout pour l'étude dialectale. Car ce « Greater Gandhāra » correspond en fait à l'aire de diffusion de l'écriture kharoṣṭhī et comprend des régions où la gāndhārī est la langue dominante (maternelle) et d'autres où elle est une langue importée, religieuse ou administrative, souvent très différente de la langue maternelle de la majeure partie de la population. On peut même présumer l'existence, à l'intérieur de l'aire proprement gāndhārī, de variétés dialectales que l'étude en cours des manuscrits de la British Library et du Bajaur pourrait permettre de repérer. Or ces manuscrits ne proviennent pas du Gandhāra proprement dit. Ceci posé, la rareté des documents proprement gandhariens oblige le chercheur à utiliser aussi des documents provenant des régions voisines (Swāt, Haḍḍa, Taxila). Il faut seulement qu'il n'oublie pas d'en marquer la provenance et les limites que celle-ci impose à son discours.

Le cours a donc été très classique : géographie, vagues d'immigration et de peuplement des Āryas aux Huns, superposition de langues et de cultures, superposition de religions diverses : religions pré-aryennes, védisme et hindouisme,

mazdéisme, bouddhisme, dieux grecs et d'Asie centrale etc. Comme aucune de ces religions n'est monothéiste, elles ne s'excluent pas. Il ne semble pas y avoir eu de guerre religieuse : les Grecs s'intéressent au bouddhisme ou au vishnouisme, s'y convertissent parfois. Les Kouchans protègent le mazdéisme en Bactriane, le bouddhisme et l'hindouisme en Inde. Les familles des roitelets d'Oḍi et d'Apraca établissent des fondations bouddhiques mais choisissent des noms brahmaniques pour leurs enfants, ce qui dénote la présence de brahmanes dans leur entourage.

Pour la chronologie des invasions et des souverains, on s'en est tenu à des approximations acceptables, correspondant au caractère hypothétique et changeant des dates généralement proposées dans la littérature scientifique et à la composition du public écoutant ces leçons. On est entré plus dans le détail lors des séminaires correspondant à ces leçons. On a beaucoup insisté sur la publication en cours des manuscrits gāndhārī de la British Library et de la Collection Senior par R. Salomon et ses élèves, et sur celle des manuscrits du Bajaur par H. Falk et I. Strauch. Ces travaux exemplaires nous renseignent, comme l'inscription de Senavarma, sur l'état réel du bouddhisme dans cette région dans les deux premiers siècles de n. è. Ils apportent des informations importantes sur l'évolution phonétique de la gāndhārī et sur les emprunts que la langue a faits aux moyens-indiens de la plaine indienne. Les manuscrits du Bajaur confirment l'existence de texte mahayaniques dans la région au minimum à la fin du 1<sup>er</sup> siècle de n. è. et surtout le fait que ceux-ci se trouvent mélangés à des textes du hīnayāna, c'est-à-dire se trouvaient dans la bibliothèque d'un monastère relevant d'une des écoles anciennes du bouddhisme (*nikāya*). L'opposition généralement faite entre Petit et Grand Véhicules ne doit donc pas être surestimée : ces doctrines ne s'excluent, elles correspondent à des formes différentes d'attente religieuse à l'intérieur d'une même doctrine. Ceci a également été repris lors du séminaire.

On a montré, sans trop insister, comment ce mélange de peuples, de langues, de sensibilités, de cultures et de religions a favorisé la naissance de l'art gréco-bouddhique et, à l'intérieur de celui-ci, de l'image humaine du Buddha et des bodhisattvas. Mais il a bien fallu conclure le cours et l'ensemble de mes 27 années d'enseignement au Collège de France. Ce fut l'objet de ma leçon finale, le 7 juin 2011. On en trouvera l'enregistrement audio-visuel sur le site internet du Collège de France, sous le nom du Professeur : [http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/his\\_ind/Cours\\_du\\_7\\_juin\\_2011\\_Le\\_Gandha.htm](http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/his_ind/Cours_du_7_juin_2011_Le_Gandha.htm). En voici de larges extraits :

«... Il se trouve aussi que ce cours sur le Gandhāra résume ma carrière et mes intérêts. Il exige la connaissance du terrain, des textes, des langues et des objets, la fréquentation des musées et celle des collectionneurs. Il renvoie autant à ce que j'ai appris de mes maîtres Louis Robert et Daniel Schlumberger qu'aux informations communiquées depuis cinquante ans et cette année même par mes collègues français et étrangers. Pourtant il concerne un tout petit bout de terrain, le district de Peshawar au Pakistan, cuvette remplie d'alluvions, abondamment arrosée par des fleuves pérennes qui, comme cette année, souvent débordent, apportant la destruction mais revivifiant le sol. Cette cuvette, outre ses étés un peu trop chauds à mon goût, a le bonheur et tout autant le malheur d'être la porte presque unique de l'Inde du Nord. C'est par là que sont venues toutes les armées et toutes les hordes d'Asie centrale, des Achéménides aux Moghols en passant par Alexandre le Grand et Kaniška. La guerre, sur le papier, ce sont des noms de batailles et des chiffres de morts. C'est tout à fait abstrait. C'est parfois même joli. Napoléon et César restent de grands hommes. Regardez l'image qu'ont voulu donner d'eux-mêmes [sur leurs monnaies]

tous ces conquérants, le grec Ménandre, censé avoir pacifiquement dialogué avec les moines bouddhistes, Azès I sous qui, nous le savons aujourd'hui, le bouddhisme s'est tant développé au Gandhāra, les Kouchans Wima Kadphises et Huvishka : ce sont tous des soudards.

Ne croyez pas Mégasthène quand il dit que les armées indiennes passaient par les campagnes sans déranger les paysans. Où a-t-on vu cela ? La guerre, c'est le massacre, le viol organisé, le pillage, même en Inde. Écoutez Aśoka se repentir : « Huit ans après mon sacre, j'ai conquis le Kaliṅga. Cent cinquante mille personnes ont été déportées ; cent mille y ont été tuées ; plusieurs fois ce nombre ont péri... La conquête d'un pays indépendant, c'est alors le meurtre, la mort ou la captivité... Tous sont alors victimes de la violence, du meurtre ou de la séparation d'avec ceux qui leur sont chers ». Imaginez ce que représentent ces chiffres dans un pays alors fort peu peuplé. Les Grecs et les envahisseurs qui les ont remplacés ne faisaient pas non plus de quartier lorsqu'on leur résistait. Lisez le récit de l'expédition d'Alexandre dans les montagnes au nord du Gandhāra et au Panjāb. Il n'est question que de carnages, de villes rasées, de prisonniers massacrés, de populations réduites en esclavage.

Après Alexandre, les invasions se sont succédé à un rythme très rapide. Nous ne savons rien de la traînée de sang qu'elles laissaient derrière elles. Nous ne savons rien du coût humain des luttes intestines pour le pouvoir que notre documentation malheureusement très réduite nous laisse néanmoins deviner. Les massacres racistes et la moderne imbécillité des guerres linguistiques furent au moins épargnés aux populations. Le polythéisme généralisé leur a aussi évité l'abomination des guerres de religions. Les dieux païens ne s'excluent pas. Ils font sans difficulté place aux divinités nouvelles, qui parfois reçoivent les noms et attributs des dieux indigènes et inversement.

Malheur au vaincu, dans un premier temps, a toujours été la devise du vainqueur. Après, il arrive qu'on reconstruise et qu'on panse les plaies des survivants. Les nouveaux et temporaires maîtres du pays réservaient l'essentiel du pouvoir à leur clan et à leurs fidèles. Mais les populations locales, une fois soumises, certaines élites en tout cas, semblent n'avoir pas été trop mal traitées, parfois même associées au pouvoir.

Que ces reîtres diadémés et, pour certains, mégalomanes aient construit des palais, que nous n'avons pas encore retrouvés, des centaines de fortifications gigantesques pour protéger villes et villages et, pour certains, d'énormes temples dédiés à leurs ancêtres n'en fait pas nécessairement des protecteurs des arts et des lettres. Deux d'entre eux pourtant, Ménandre et Kaniṣka, ont acquis auprès des Indiens cette réputation. Quoi qu'il en soit, des environs de 100 avant n. è. à 200 de n. è., près de trois siècles de continuelles invasions n'ont pas empêché, ou ont provoqué grâce au brassage des populations, des idées, des religions, grâce aussi aux ressources provenant du pillage de l'Inde du Nord, une révolution artistique. C'est l'art du Gandhāra, qui mit au service d'une religiosité profondément indienne, bouddhiste essentiellement, mais pas exclusivement, des techniques et une sensibilité artistique de type grec. Ces trois siècles ont ainsi vu et permis la diffusion en Asie centrale, en Chine au Japon, en Corée, jusqu'à nos jours, du bouddhisme et des techniques et concepts pan-indiens qui lui sont inhérents. Permettant la fusion de l'art traditionnel de Mathurā et de l'art nouveau du Gandhāra, ils ont abouti à la constitution d'une image indienne du Buddha qui a conquis toute l'Inde et l'Asie du Sud-Est. Ce petit district a été le creuset d'un bouleversement religieux majeur,

d'une explosion intellectuelle et artistique dont l'Inde contemporaine un temps fut fière. Aujourd'hui seuls quelques Pakistanais travaillent sur ce sujet. Nos collègues indiens sont hélas absents de ces études pourtant en plein renouvellement.

Il y a 50 ans, l'essentiel semblait dit. Alfred Foucher avait dès 1905 parfaitement expliqué l'iconographie de l'art du Gandhāra. Le grand article de Daniel Schlumberger, « Descendants non-méditerranéens de l'art grec » (Syria, 1960), nous avait presque débarrassés de l'idiote question des origines grecques ou romaines de cet art en montrant que l'art grec, c'était aussi l'art de l'Iran grec, l'art de la Bactriane grecque et kouchane retrouvé par lui à Surkh Kotal et Aï Khanum, et que cela n'empêchait pas des contacts parfois très étroits avec le monde romain, Alexandrie d'Égypte par exemple, donc avec un art lui aussi héritier de l'art grec. Restait le problème de la chronologie, apparemment insoluble, d'où chaque année une multiplicité d'articles plus imaginatifs et inutiles les uns que les autres. Restait aussi à changer de méthode, à se refuser d'émettre de belles idées générales à partir de quelques pièces exceptionnelles pour plutôt essayer de créer des corpus et étudier en historien de l'art, pas en iconographe, l'énorme production sortie cinq siècles durant de très nombreux ateliers.

Les fouilles clandestines, les trouvailles de hasard, parfois mêlées de faux peu reconnaissables, et les résultats de la mission archéologique italienne du Swāt nous ont fait peu à peu progresser, sans parfois que nous soyons conscients de l'importance des changements que ces découvertes, une fois additionnées et confrontées, apportaient. L'étude des monnaies et inscriptions apparaissant sur le marché des antiquités a permis de préciser la chronologie relative des souverains et a montré l'imperfection de toutes les chronologies de l'art du Gandhāra jusqu'ici proposées. On sait aujourd'hui, à quelques années près et après quels tâtonnements, quand et comment l'image humaine du Buddha fut créée, bouleversement artistique évident, bouleversement religieux – plus difficile à évaluer – également. On s'aperçoit que les deux premiers siècles de n. è. furent l'objet d'échanges intenses entre la Bactriane et le Nord de l'Inde, entre les multiples et divers ateliers gandhariens et mathuriens, que ce fut une période d'innovation continue où les modèles aniconiques anciens coexistèrent longtemps avec les créations nouvelles. Celles-ci en fait ne les éliminèrent jamais : la population indienne n'a pas besoin d'images pour honorer ses dieux ; une pierre, un arbre, souvent suffisent. Il nous faut décidément rompre avec le modèle historiciste linéaire qui veut qu'une création succède à l'autre et la remplace alors que la réalité était celle d'une multiplicité de goûts, de styles, de techniques, jusqu'à ce qu'en art certaines techniques narratives et l'image devenue classique du Buddha s'imposent.

L'étude fastidieuse, mais enrichissante, des manuscrits des grands textes du mahāyāna, en particulier du Sūtra du Lotus, la découverte et l'exemplaire publication des manuscrits gāndhārī surtout ont révolutionné l'image occidentale et cartésienne que nous avons d'un bouddhisme clairement divisé en Petit et Grand Véhicules, doctrines jugées par nous incompatibles et donc en conflit. Le bouddhisme ancien, irreligieux, athée même, rationaliste, ennemi du sentiment et de la dévotion se serait heurté à un nouveau bouddhisme, extra-monacal, celui du Grand Véhicule, rêveur, fantastique, dévotionnel, idéaliste, compassionnel.

En fait, comme Xuanzang l'avait déjà noté, moines hinayanistes et mahayanistes vivaient dans les mêmes monastères, pratiquaient les mêmes exercices de méditation et les mêmes formes d'ascèse, observaient les mêmes rituels, mais ne partageaient pas la même conception de la délivrance. Les manuscrits du Bajaur démontrent ce

que l'on présentait : la première ébauche des grands textes du mahāyāna date du 1<sup>er</sup> siècle de n. è. C'est une élaboration monacale qui pousse à l'extrême la logique des doctrines anciennes. Ni les laïcs ni les moines instruits ne voyaient le mahāyāna comme une hérésie : c'est un moine érudit, connaissant – du moins le dit-il – la totalité des textes bouddhiques anciens, un *traipitaka*, qui dédie le premier groupe où la grande divinité du mahāyāna, Avalokiteśvara, soit clairement identifiable, [le Buddha de l'an 5].

Tout ceci impose de reprendre le pourtant irremplaçable livre du grand Alfred Foucher. Je ne le ferai pas. Il y faut de plus jeunes que moi, à l'œil neuf, et qui auront du temps devant eux. C'est pourquoi je quitte cette chaire sans regret aucun, mon travail aujourd'hui pour l'essentiel achevé. Le grand âge n'est plus automatiquement synonyme de perte de mémoire et d'assoupissement. À 85 ans, mes deux collègues et amis Jacques Gernet et Gilbert Lazard viennent de publier des livres que j'aurais été fier d'écrire. Mais les ruptures, les idées nouvelles, la conception d'entreprises de longue haleine sont le fait de la jeunesse. Il faut avoir l'insolence de la jeunesse pour oser remettre en cause les enseignements partout admis. Il faut avoir le courage inconscient de la jeunesse pour affronter l'incrédulité des collègues dont on conteste toutes les certitudes. Les grandes œuvres ne se bâtissent pas à soixante ans. Champollion avait trente ans lorsqu'il déchiffra les hiéroglyphes, quarante et un quand il fut nommé au Collège. Eugène Burnouf, le créateur de l'indianisme moderne, dont vous pouvez voir le buste en sortant de cette salle, avait trente et un ans lorsqu'il prononça sa leçon inaugurale, le maître de tous les indianistes français, Sylvain Lévi, également. Louis Robert et Emile Benveniste avaient 35 ans lorsqu'ils prirent possession de leur chaire. Je souhaite au Collège futur beaucoup de Louis Robert, beaucoup de Benveniste. C'est un des meilleurs endroits au monde pour construire et mener à bien dans la durée une œuvre innovante et donc dérangeante.

La conclusion logique de cette tirade, c'est que j'aurais dû prendre ma retraite depuis longtemps pour laisser place à plus jeune que moi. Vous n'auriez certainement pas perdu au change. Je ne me suis pas agrippé à ma chaire parce que nos locaux sont désormais somptueux et que le Collège tient du paradis sur terre pour ses professeurs. Mais ayant souvent dit qu'une recherche non publiée est une recherche non faite, je ne voulais pas partir sans avoir publié tous les documents qui m'avaient été confiés ou que j'avais découverts. J'avais besoin pour cela des crédits et de l'environnement du Collège.

La recherche aujourd'hui n'a plus rien d'individuel. La signature unique que porte encore tel livre ou tel article est un leurre. Les connaissances se sont tellement accrues qu'elles ont entraîné une spécialisation interdisant toute vue d'ensemble, sauf à travailler avec des collègues à qui l'on fait confiance et qui vous complètent. J'ai essayé de rendre à mes jeunes collègues la confiance que mes maîtres m'avaient accordée. Chaque fois que les usages académiques me l'ont permis, j'ai tenu à faire figurer leur nom sur la page de garde des livres que je publiais, hommage sincère et justifié aux compétences et aux idées nouvelles dont ils m'avaient fait bénéficier. La technicité des moyens aujourd'hui mis à notre disposition fait que les collaborateurs dits techniques sont eux aussi des acteurs essentiels bien que très mal reconnus de toute recherche. J'ai eu la chance, grâce au Collège, de me faire aider par des personnels d'une compétence et d'un dévouement exceptionnels, dans ma chaire comme à l'Institut d'Études Indiennes dont la direction me fut jusqu'à cette année confiée. Au-delà, je sais tout ce que je dois aux personnels du Collège, ceux qui

viennent débloquent les ordinateurs et les photocopieurs dont nous ne savons pas nous servir, ceux qui se demandent comment payer les factures parfois pas très orthodoxes que je leur transmets, ceux qui se débrouillent en souriant pour me trouver une salle aux heures et jours qui me conviennent, ceux aussi qui en ce moment même assurent la bonne tenue de cette ultime séance, tous les personnels du Collège en fait, que je ne puis tous ici désigner, qui tous mériteraient pourtant de l'être. Ils en font bien souvent plus que ce qui est leur est statutairement et indiciairement demandé. Ils sont l'ossature du Collège. Si par malheur ils perdaient foi en lui, s'ils perdaient foi en nous, le Collège perdrait beaucoup de son efficacité et de son âme.

Et puisque j'en suis, non à la fin de mon discours, mais aux remerciements, sincères, croyez-moi, je me dois d'avoir un mot pour les cinq administrateurs que j'ai connus et qui, bien seuls très souvent, ont assuré aux dépens de la fin de leur carrière scientifique et de leur vie personnelle la survie et le renouveau du Collège. C'est grâce à eux que j'ai pu travailler, c'est grâce à eux qu'aujourd'hui nous sommes tous ici réunis.

Puisque c'est mon dernier cours, [...] [vous accepterez, j'espère] de m'écouter commenter à ma façon ce récit de fin de cours que beaucoup d'entre nous avons jadis recopié sous la dictée d'un instituteur ou d'une institutrice. Une fois n'est pas coutume, je me permettrai même d'être un peu moins laïque que je ne le fus dans ma vie entière, c'est-à-dire de laisser transparaître en cours mes idées sur le monde d'aujourd'hui. Vous trouverez sans doute que j'enfonce des portes ouvertes, que tout cela est bien dépassé et trop nostalgique. Vous aurez sans doute raison, et même raison d'y voir un signe avant-coureur de vieillesse avancée. Vous voyez qu'il est temps que je m'en aille et que je cède la place à quelqu'un qui regardera davantage vers l'avenir. Souvenez-vous quand même que les historiens, à force de se méfier de l'anachronisme et des fausses analogies, savent bien qu'en parlant du passé, on ne cesse jamais de penser au présent et parfois même à l'avenir.

**La Dernière Classe** (Alphonse Daudet, *Contes du Lundi*) :

Ce matin-là j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand-peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs. Le temps était si chaud, si clair ! On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école...

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables : « Un peu de silence ! ». Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur ! Eh bien ! non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement : « Va vite à ta place, mon petit Frantz ; nous allions commencer sans toi. »

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les

bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous... Tout ce monde-là paraissait triste...

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit : « Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine. Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ce texte a nourri le patriotisme français. Il a pendant des années dirigé les yeux de tous les écoliers français vers la ligne bleue des Vosges. Il est en filigrane dans le serment de Koufra. Il m'émeut toujours car cette fierté d'être français, je la ressens, cet amour de l'école de la République et de la langue française, moi qui sais tous mes verbes, je l'ai au fond du cœur. Je ne suis pourtant ni alsacien ni lorrain, mais fils d'immigrés arrivés en France sans métier, sans argent, sans papiers, fuyant l'Allemagne nazie et l'antisémitisme polonais. Mes parents ont connu les lois Laval. Nous avons dû vivre dans la clandestinité pendant toute la guerre. Ces souvenirs, et d'autres, me sont revenus à la mémoire quand il y a une quinzaine d'années ma mère, restée apatride car ne voyant pas la nécessité de voter, veuve d'un engagé volontaire de la Deuxième Guerre mondiale, mère de deux enfants nés en France dont l'un professeur au Collège de France, depuis cinquante ans en France, s'est vu intimer l'ordre de retourner en Pologne devenue démocratique. Il m'a fallu de longues démarches pour obtenir sa naturalisation. Ces souvenirs me sont revenus à la mémoire quand me présentant à la préfecture de Strasbourg pour renouveler ma carte d'identité, il y a douze ans de cela, un employé en application des lois Pasqua voulut d'abord obtenir d'un juge la confirmation que j'étais français. Cela ne m'était jamais arrivé. « Le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde ». Je crains qu'il ne soit dans la nature humaine que toujours il ne le reste.

Mais ma France, ce n'est pas celle-là. Ce n'est pas celle de Laval et de Pétain, de Bousquet et de Papon. C'est celle des paysans de la région de Saint-Lô qui pendant toute la durée de la guerre ont fait semblant de croire que l'épouvantable accent de ma mère était alsacien. C'est celle de Nathan Korb, *alias* Francis Lemarque ; de Jean Tenenbaum, *alias* Jean Ferrat. C'est la France de la Résistance et de la France Libre. C'est celle de tous ces enseignants qui de l'école primaire à l'Université m'ont transmis l'amour des grands textes et l'esprit critique de Voltaire et Diderot, n'ont jamais fait allusion ni à mes origines ni à ma supposée judéité et sont allés bien au-delà des exigences de leur métier pour que je réussisse mes études. C'est celle de tous les maîtres et collègues et amis qui ont pris le relais et m'ont fait gravir en courant tous les degrés de la carrière universitaire. Jamais dans ma vie professionnelle personne ne m'a fait sentir que je n'étais français que de hasard et que né de parents juifs, agnostique de nature, je n'appartenais pas au monde de la prétendue vraie France.

Ma France était au moins aussi patriotique que l'autre. Mais elle était internationaliste. C'est la France de ceux qui se battaient, en prenant parfois beaucoup de risques, contre la guerre au Vietnam, pour la paix en Algérie. C'est celle où chaque année on commémorait l'exécution par les Allemands de Manouchian, « français de préférence », en récitant ses propres mots, que répète Aragon dans *L'affiche rouge* et que chante si bien Léo Ferré :

Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre

Le meurs sans haine en moi pour le peuple allemand

Ma France rêvait de paix et de fraternité universelles. Nous en sommes revenus. Mais au milieu de l'écroulement de nos illusions et de nos espérances, il reste une chose, la réconciliation franco-allemande, pas celle des gouvernements, toujours fragile et menacée, celle des hommes, qu'il faut espérer plus solide. Mon père a refusé de parler sa langue maternelle, l'allemand, devant ses enfants. J'ai refusé d'apprendre l'allemand au collège. Ce sont mes maîtres à l'Université qui m'ont ramené à la raison en me montrant la grandeur de la littérature et de la science allemandes. J'ai appris en fréquentant plus tard mes collègues d'Outre-Rhin, en lisant aussi des livres comme le témoignage poignant de Maria Kahle, que je suis fier d'avoir contribué à faire éditer, que « tous les Allemands n'ont pas un cœur de pierre ». Préparant ma thèse, j'ai eu la surprise de recevoir d'un collègue allemand que je ne connaissais pas, Georg Buddruss, sans l'avoir sollicité, une documentation inédite, et en outre déjà élaborée. Un peu plus tard Karl Jettmar, autrichien devenu allemand, par nécessité disait-il, est venu me demander de travailler avec son équipe au Pakistan, le long de la Karakoram Highway. Mes collègues de Freiburg et Berlin m'envoient – hier encore –, sans que j'aie à les solliciter, les documents et publications dont ils pensent qu'ils pourraient m'intéresser. Aucun de mes collègues allemands ne m'a jamais demandé pourquoi avec un nom germanique je ne parlais ni alsacien ni allemand. Ils ne se sont pas soucié de mes origines juives, que je n'ai jamais cachées, ni de mes opinions politiques, tout aussi visibles et qu'ils ne partageaient pas.

Nous n'avons pas eu l'internationale des peuples. Du moins ai-je le privilège d'avoir participé pendant cinquante ans à l'internationale des savants et avoir aidé à la constituer. L'Université française a beaucoup évolué depuis les années soixante, souvent grâce au CNRS. Les échanges internationaux se sont multipliés. On ne parle plus de science française et de science allemande comme dans ma jeunesse. Les meilleurs étudiants vont faire une partie de leur apprentissage auprès de maîtres étrangers qui, eux aussi, ont beaucoup changé : nous n'avons plus à nous demander ce qu'ils ont fait pendant la dernière guerre. J'ai beaucoup reçu de la France. Je vous épargnerai l'énumération de la kyrielle de grands noms de l'Université qui m'ont poussé vers les sommets, si sommet il y a. J'ai beaucoup reçu aussi de mes collègues étrangers de tous les continents et j'ai fait de mon mieux pour payer mes dettes envers chacun.

Le Collège m'y a aidé. Je suis fier d'avoir appartenu, d'appartenir encore, à l'institution française sans doute le plus tôt et le plus largement ouverte sur le monde. Grâce à elle j'ai pu inviter à Paris près de soixante collègues étrangers, allemands, anglais, italiens, américains, indiens, pakistanais, japonais, russes, ouzbeks, géorgien, j'en oublie peut-être. Presque tout ce que l'indologie compte aujourd'hui de bons savants est venu parler et travailler ici. J'ai aussi contribué, avec mes autres collègues, à faire élire au Collège quelques savants étrangers, dont au moins deux Allemands et qui le sont restés. Alors, quand un maître d'école non français de naissance, prussien ou de tout autre nationalité, un jour ici enseigne quelque matière que ce soit, soyez sûr que notre pays ne perd pas au change et qu'en l'écoutant vous contribuez, à votre manière, à construire la fraternité entre les peuples.

Et comme cette dernière leçon a été un peu courte et qu'en France tout finit par des chansons, permettez-moi de vous offrir celle-ci.

Je tire ma révérence  
Et m'en vais au hasard  
Par les routes de France  
De France et de Navarre  
(Jean Sablon, 1939)



## SÉMINAIRE : ÉTUDE DE DOCUMENTS EN RAPPORT AVEC LE COURS

Le séminaire a commencé par l'étude de trois articles importants sur les ères indiennes, celui de R. Salomon sur l'ère yavana, ceux de H. Falk sur les ères d'Azès et de Kaniška. Le Professeur a essayé de montrer que ces articles ne permettaient pas d'affirmer que les problèmes soulevés étaient résolus. Le propos est développé dans un article à paraître dans *Ancient India* en décembre 2011 (centenaire de l'Archaeological Survey of India) : « The riddle of the Ancient Indian Eras is not yet solved ». On le complètera par le compte rendu que le Professeur a fait pour *Indo-Iranian Journal* du livre de M. Andrew Glass, *Four Gāndhārī Saṃyuktāgama Sūtras, Senior Kharoṣṭhī Fragment 5*, Seattle, 2007, où il est traité des datations au <sup>14</sup>C.

Ces deux études imposaient de revenir sur l'inscription du Buddha dit de l'an 5 où l'on a montré que la paléographie de l'inscription imposait de rapporter cet an 5 à l'ère de Kaniška, quel que soit son point de départ. On a insisté sur le fait que le donateur était un moine instruit (*traipiṭaka-*), connaissant fort bien le canon hīnayāna et appartenant certainement à une école hīnayāna, ce qui ne l'empêchait pas de dédier une triade typiquement mahāyāniste : Mahāsthāmaprāpta (?) – Amitābha (?) – Avalokiteśvara. On voit que l'opposition entre hīnaya et mahāyāna n'est pas un antagonisme. Xuanzang l'avait déjà dit. Les manuscrits du Bajaur en cours de publication par MM. Falk et Strauch le démontrent aussi.

Le premier siècle de n. è. apparaît ainsi comme une période d'évolution très rapide du bouddhisme au Gandhāra. À preuve l'inscription de Senavarma sur laquelle on est revenu pour donner une idée de ce qu'était, dans les années 30 de n. è., le bouddhisme de type hīnayāna, mélangé d'hindouisme, dans les hautes vallées au nord du Gandhāra.

La dernière séance du séminaire, le 27 juin, a été remplacée par une table ronde sur « l'archéologie de la Bactriane antique, une confrontation des découvertes récentes sur les deux rives de l'Oxus », co-organisée avec les directeurs des missions archéologiques françaises en Ouzbékistan du Sud et Afghanistan, P. Leriche et Ph. Marquis.

## ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

M. Éric Ollivier, architecte-cartographe, a géré l'informatique de la chaire et supervisé l'identification, le catalogage informatisé dans Portfolio Extensis et la numérisation des collections de photographies données à la photothèque de l'Institut d'Études indiennes du Collège de France (30 700 clichés à ce jour dont 16 800 déjà numérisés sous haute définition). Il commence à en préparer la diffusion sur internet (<http://bude.college-de-france.fr>). Ce travail sera poursuivi dans le cadre du projet nouvellement lancé de numérisation et de diffusion sur internet des archives du Collège de France.

Il a continué la mise en ordre des archives de la chaire et terminé la mise en forme des planches de la publication du Professeur consacrée aux inscriptions indiennes sur tessons de Termez. Il a considérablement avancé son catalogue des estampilles arabes en verre de la bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Il a aidé M. Zafar Païman (*infra*) à réaliser son modèle en trois dimensions de Tepe Narenj. Il a commencé la réalisation d'un panorama de Paris, vu du haut du bâtiment de physique-chimie.

Monsieur Christian Bouy, maître de conférences, à mi-temps pour cause de maladie, a géré presque seul la bibliothèque de l'Institut d'Études indiennes du Collège de France.

M<sup>me</sup> Isabelle Szelagowski, maître de conférences honoraire, s'est occupée de recherches documentaires et bibliographiques en relation avec le programme d'enseignement et de recherche de la chaire. Elle a assuré bénévolement le secrétariat de la chaire et géré les publications de l'Institut d'Études indiennes. Elle a rédigé la *Lettre d'Information* annuelle dudit Institut dont le n° 22 est paru en octobre 2010.

M<sup>lle</sup> Katia Juhel, ATER, a poursuivi, sous la direction de M<sup>me</sup> Cristina Scherrer-Schaub, directeur d'études à l'EPHE, la rédaction de sa thèse sur l'*Analyse des matériaux narratifs du Mahāvastu et de leur représentation dans l'art du Gandhāra*. La thèse sera soutenue en .... Elle a consacré la moitié de son temps à la bibliothèque de l'Institut d'Études indiennes, à court de personnel suite aux maladies ou au départ à la retraite de son personnel permanent. Elle assure la commande et la réception des ouvrages destinés à la bibliothèque. Elle a dû pour cela s'initier au système de gestion ALEPH nouvellement acquis et a pu faire bénéficier de son expérience d'autres personnels de la bibliothèque.

M. Zafar Païman, membre de l'INRAP (Paris, France) et directeur des fouilles à l'Institut afghan d'Archéologie (Caboul, Afghanistan), a mis au point avec M. Éric Ollivier, un modèle en trois dimensions du site et de la fouille de Tepe Narenj (Caboul). Il a dirigé une campagne de fouilles à Tepe Narenj en mai 2011 avec l'aide financière de la Délégation archéologique française en Afghanistan.

## PUBLICATIONS

Pidaev Shakirjan, Annaev Tukhtash et Fussman Gérard, *Monuments bouddhiques de Termez/Termez Buddhist Monuments*, I, *Catalogue des inscriptions sur poteries* par Gérard FUSSMAN avec une contribution de Nicholas SIMS-WILLIAMS et la collaboration d'Éric Ollivier, Publications de l'Institut de Civilisation indienne, fasc. 79<sup>1</sup> et 79<sup>2</sup>, Paris, 2011, 280 pages.

Fussman Gérard, « Cours : Bilan de soixante année de recherches sur l'histoire de l'Inde. Séminaire : Oeuvres d'art indien ancien dans les collections américaines », *Annuaire 2009-2010*, 583-599.

Fussman Gérard, « Chanderi », *Encyclopaedia of Islam*<sup>3</sup>, Brill, Leiden, 2011, 117-119.

Fussman Gérard, « Laïcité, rationalisme, anticléricalisme », dans *Le rationalisme d'hier à demain (80<sup>ème</sup> anniversaire [1930-1980] de l'Union Rationaliste)*, Nouvelles éditions rationalistes, Paris, 2011, 241-260.

## MISSIONS DE M. FUSSMAN ET AUTRES ACTIVITÉS

Direction de l'Institut d'Études Indiennes du Collège de France jusqu'en mai 2011.

Président, délégué de l'Administrateur, du Conseil des Instituts d'Orient du Collège de France jusqu'en mai 2011.

Appartenance au Comité Directeur de la Forschungsstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway de l'Académie d'Heidelberg jusqu'en décembre 2010.

Président de la SEECHAC (Société Européenne pour l'Étude des Civilisations de l'Himalaya et de l'Asie Centrale).

\*

Organisation et présidence du colloque de rentrée du Collège de France : « La mondialisation de la recherche. Compétition, coopérations, restructurations », Paris, 14 et 15 octobre 2010 ([http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/col\\_2010/Colloque\\_de\\_rentree\\_2010](http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/col_2010/Colloque_de_rentree_2010)).

Mission en Inde (Delhi, Allahabad, Kolkata, Bhuvaneshwar) du 17 octobre au 2 novembre 2010 : étude des collections de sculptures des musées d'Allahabad et Kolkata ; étude des sites bouddhiques de l'Orissa. Conférences à l'India International Centre (New-Delhi) le 18 octobre (New Data on the Origin of the Gandharan Buddha Image) et le 19 octobre (History and Meaning of Secularization in France).

Conférence au Center for Buddhist Studies at the University of Hamburg le 7 décembre 2010 : « Buddhist monuments in the Kabul and Begram areas ».

Conférence au Musée Cernuschi, pour la SEECHAC, le 28 avril 2011 : « Gilgit et l'art bouddhique ancien du Cachemire ».

Participation le 10 juin 2011 au colloque sur Yama organisé au Collège de France par J. Kellens : « Qu'y a-t-il dans un nom : Imro au Nouristan ».

#### PROFESSEURS ÉTRANGERS INVITÉS

M. Andrew GLASS, former Numata Professor at Leiden University, a donné le 6 janvier 2011 une conférence sur « New tools for the study of Gandhari : the Gandhari dictionary computerized project ».

M. Vincent ELTSCHINGER, Professeur Numata d'études bouddhiques (Université de Vienne), a donné le 9 mars 2011 à 15 heures une conférence en français sur « Réflexion pure et volonté apologétique chez les derniers philosophes bouddhiques indiens ».

M<sup>me</sup> Suchandra GHOSH, Associate Professor à l'Université de Calcutta, a donné le 17 mai 2011, dans le cadre du séminaire de M. Fussman, une conférence sur « Le site bouddhique de Mainamati au Bangladesh ».

